

A la recherche de Dieu

Agnès Beau

Enfance et jeunesse

Originaire d'une famille nombreuse, j'ai passé une enfance heureuse, entourée de merveilleux parents, profondément pieux. Mon père, surtout, avait une foi sincère.

Il est né en Russie à la fin du XIXe siècle. En 1917, lorsque la révolution bolchevique a éclaté, il a combattu pour défendre le Tsar et reçu une balle à la tempe gauche. C'est ainsi qu'à 20 ans, il est devenu aveugle instantanément, sans autres dégâts toutefois, puisque la balle s'est arrêtée juste à l'entrée de sa tempe.

Dans sa famille, on avait lu des livres sur Lourdes, et mon père a décidé de s'y rendre pour demander sa guérison. Après avoir rassemblé toutes ses économies, il s'est procuré un billet de train pour effectuer ce grand voyage. A peine avait-il parcouru trente kilomètres qu'un homme l'a dévalisé, lui volant aussi son billet, mais lui laissant son passeport. Résolu à ne pas se laisser arrêter dans son projet, il est rentré chez lui pour raconter ce qui lui était arrivé. Puis, aidé de sa plus jeune soeur, il est allé demander un peu d'argent aux habitants des villages alentour pour pouvoir reprendre le train. C'est ainsi qu'il est arrivé à Lourdes après un voyage de deux mois, au cours duquel il a été souvent véhiculé, hébergé et soigné par des personnes rencontrées sur son parcours.

Mon père n'a pas été guéri à Lourdes, mais il ne s'est pas découragé. Car il avait vu tant de fois la bonté de Dieu se manifester dans sa vie. Il s'adressait toujours au Seigneur et semblait le contempler avec les yeux de son âme. Dieu a honoré sa foi et placé sur sa route, dans cette cité idolâtre, un homme compatissant, haut placé, académicien, noble de coeur et de situation, qui s'est occupé de lui comme de son propre fils. Voilà pourquoi je parlerai souvent de Lourdes dans mon témoignage.

Toute notre vie familiale était empreinte de ce respect pour Dieu. Nous «faisions la prière» avant et après les repas, ainsi que le soir, souvent à genoux, surtout mon père et ma mère. J'aimais cette ambiance pieuse. Lorsque, à l'âge de 8 ans, j'ai dû rester alitée un certain temps, j'ai trouvé un Nouveau Testament dans un tiroir de la chambre de mes parents, et j'ai lu la vie de Jésus avec intérêt et ravissement. J'avais, certes, déjà entendu parler de la vie du Seigneur, mais c'était autre chose d'en lire moi-même le récit. Cette lecture faisait toute ma joie; je n'étais plus triste de devoir garder le lit. Dans ma petite tête d'enfant, je me demandais comment je pourrais faire pour être toujours avec Jésus. A ce moment-là, j'ai donc décidé que je serais religieuse, comme ma tante. Ce désir et cet idéal m'ont gardée pendant toute ma jeunesse. Je n'ai pas pleuré comme mes soeurs à cause des garçons, que je trouvais d'ailleurs vraiment stupides. Ma décision m'a valu beaucoup de moqueries, mais je les ai acceptées en attendant patiemment le moment où j'allais pouvoir entrer dans un couvent. Puis, mes 18 ans sont arrivés et avec eux, le temps que je m'étais fixé pour tout quitter. Alors, avec une grande joie, j'ai intégré un couvent de dominicaines¹.

Le couvent

L'entretien qui a suivi mon entrée m'a laissée perplexe. Je venais pour être avec le Seigneur et on me disait que, pour être agréable à Dieu, il fallait d'abord que je m'occupe de ma vie personnelle, que je travaille à éliminer mes défauts et mes péchés. Bien sûr, j'ai accepté ce règlement, me disant que le Seigneur ne pouvait pas vivre avec quelqu'un de sale et de rebelle. J'ai donc mis tout mon coeur et toute mon énergie à faire ce qui m'était demandé par mes supérieures et à me fondre dans le moule imposé, espérant que j'excellerai sans tarder.

Hélas, la sainteté ne venait pas sur commande, la joie naïve que j'avais en arrivant diminuait petit à petit, et la communion que je désirais tant avec Jésus n'était pas au rendez-vous... Je me sentais abandonnée de celui qui avait tellement rempli ma jeunesse. Mais, voulant le saisir, je m'accrochais tant bien que mal à la vie conventuelle.

¹ Ordre monastique fondé en 1215 par Dominique Guzman (1170-1221). Les dominicains sont essentiellement des moines prédicateurs, mais cet ordre comporte aussi des communautés de femmes, cloîtrées ou non. (N.d.E.)

Après le noviciat, j'ai été envoyée à plusieurs endroits par la congrégation pour travailler dans le secrétariat. Ma vie était bien morne... mais je n'avais pas perdu de vue mon objectif.

Quatorze années se sont ainsi écoulées dans la tristesse et, souvent, dans la révolte. Puis, un événement extraordinaire s'est produit: le pape Paul VI² a demandé aux ordres religieux de revoir leur vie monastique à la lumière du Nouveau Testament. Nous devions lire et étudier personnellement les épîtres de Paul, puis en discuter en communauté. C'était du pur oxygène qui franchissait les portes de notre couvent!

Lorsque je suis arrivée à l'épître aux Galates, j'ai compris que je vivais sous la loi, comme les Juifs, et que de cette manière, je n'aurais pas droit à la grâce. Cela m'a rendue méfiante envers les règles qui régissaient la vie conventuelle. Dans mon coeur, c'était la mort. J'avais la certitude que si je restais dans cette structure, j'étais destinée à l'enfer... Je désirais vivement partir, mais me trouvais confrontée à une autre question: Trouverais-je Dieu plus facilement dans le monde que dans un couvent? Où était Dieu, en réalité? Je ployais sous le poids énorme de mes nombreux péchés. Malgré les confessions, ils étaient toujours là, pesant sur ma conscience. Oui, c'était l'enfer qui m'attendait, je le savais. L'angoisse m'étreignait constamment, d'autant plus que j'avais une santé fragile et que je perdais régulièrement du poids à cause du tourment de mon âme. Le Psaume 51 ne me quittait pas. Je le chantais dans la version du *Psautier de la Bible de Jérusalem*.

Pitié pour moi, Seigneur, dans ta bonté,
Dans ta tendresse efface mon péché;
Lave-moi de toute malice
Et de mes fautes, Seigneur, purifie-moi.
Car mon péché, moi, je le connais,
Ma faute est devant moi sans relâche;
Contre toi, toi seul, j'ai péché,
Ce qui est mal à tes yeux, je l'ai fait...
O Dieu, crée en moi un coeur pur,

² 1897-1978.

Restaure en ma poitrine un esprit ferme;
Ne me repousse pas loin de ta face,
Ne retire pas de moi ton Esprit Saint...³

Que de larmes n'ai-je pas versées, seule, dans le coin le plus sombre de la chapelle, ou couchée la nuit, craignant de m'endormir à cause de la mort que je portais en moi. C'est alors que le Seigneur s'est penché sur mon existence toute endolorie.

L'intervention de Dieu

Deux ans après avoir commencé à étudier les Saintes Ecritures, j'ai eu à traverser une épreuve, mais elle était envoyée pour ma délivrance: un jour, on m'a dit que ma mère s'était cassé une jambe et qu'elle souhaitait que je vienne la soigner chez elle, à Lourdes.

Mes supérieures, qui connaissaient mon état, ne voulaient pas me laisser quitter le couvent; elles préféraient que ma mère vienne pour que je la soigne sur place. Mais celle-ci ne l'entendait pas ainsi. J'ai donc décidé d'aller trouver le supérieur majeur de la communauté, c'est-à-dire l'évêque du lieu. Lorsqu'il a pris connaissance de la situation, il m'a dit: «Si c'était ma mère, j'irais la soigner.» Tout devenait plus clair pour moi. Pour la première fois depuis seize ans de vie conventuelle, j'allais prendre une décision personnelle. Après cette entrevue, je suis retournée dans ma communauté et j'ai dit: «Je pars demain.» Et je suis partie, avec pour seul argent le prix du billet de train, donné par mes supérieures. Mais les générosités du Seigneur à mon égard ne faisaient que commencer à se manifester.

Le Seigneur se révèle à mon coeur

Un jour, deux mois après mon retour chez ma mère, je faisais des courses au marché, lorsque j'ai aperçu une affiche, près d'un stand, sur laquelle on pouvait lire: Lisez la Bible. Je me suis approchée avec, à la main, une carte postale que

³ Psautier de la Bible de Jérusalem, Editions du Cerf, Paris, 1955. Cette version très connue dans le milieu catholique est celle de Joseph Gélineau S.J. qui, au début des années 50, a traduit les Psaumes d'hébreu en français pour la Bible de Jérusalem. Il les a aussi mis en musique, et ses mélodies sont encore utilisées dans l'Eglise catholique aujourd'hui. (N.d.E.)

j'avais choisie. Un homme souriant m'a accueillie et nous avons commencé à discuter. Je lui ai dit que j'étais religieuse.

– Etes-vous heureuse?

– Non, pas du tout.

– Pourquoi?

– Parce que je sais que j'irai en enfer.

– Pourquoi?

– Parce que je suis une grande pécheresse, et que même si je me confessais tous les jours, mes péchés ne seraient pas pardonnés. Pourtant, je fais des pénitences, je prie, je pleure, je cherche le Seigneur, je fais des pèlerinages, je mortifie mon corps... et je suis épuisée. Je sais que je ne plais pas à Dieu. Que dois-je donc faire?

– Rien! C'est évident que vous ne plaisez pas à Dieu. Vous ne prenez pas le bon chemin pour vous approcher de lui. Souvenez-vous de ce que Jésus a dit sur la croix: «Tout est accompli.» Pourquoi voulez-vous ajouter quelque chose à son oeuvre parfaite? Vous n'avez qu'à croire qu'il a tout mérité pour vous, et tous ses mérites, il vous les donne.

Et j'ai cru. Là, sur la place du marché, au beau milieu de la foule, le Seigneur m'a trouvée et moi aussi je l'ai trouvé. J'étais complètement submergée par tant de grâce, de lumière, d'amour, de pardon et de bonheur: Dieu m'avait visitée.

Le fardeau de ma culpabilité est tombé de mes épaules, mon coeur a été lavé, ma conscience blanchie, mon énergie retrouvée. Combien le sacrifice de Jésus est complet! Il a porté tous nos péchés pour les expier. Nous n'avons plus à les expier nous-mêmes. Lui, le Fils de Dieu s'en est chargé. Oh, la joie d'être pardonnée! Quelle merveilleuse assurance! Non, l'enfer n'était plus pour moi, car le ciel venait de s'ouvrir pour me recevoir.

L'opposition se manifeste

Après avoir pris congé de cet homme, j'ai enfourché ma bicyclette pour rentrer à la maison, et je crois que je n'ai jamais roulé aussi vite. Ma mère a immédiatement constaté que je n'étais plus la même. Je lui ai raconté toute la conversation que je venais d'avoir au marché, lui ai parlé de la grâce reçue, du

pardon de mes péchés. Elle était bien au courant de mon état, elle qui m'avait vue pleurer si souvent. Pourtant, sa réaction a été surprenante: elle m'a dit que si j'avais l'intention de continuer à fréquenter «ces gens», je pouvais la quitter. Je la comprenais bien, mais rien de ce qu'elle disait ne pouvait enlever le bonheur qui remplissait mon coeur depuis que le Seigneur était venu y demeurer.

Peu après, mes supérieures sont venues me demander de réintégrer le secrétariat de leur clinique où j'avais travaillé pendant dix ans. Ma mère m'a laissée partir, et je suis revenue au couvent. Mais j'avais la certitude que mes jours y étaient comptés. Je savais aussi que l'Eglise évangélique de Lourdes priait pour moi. Souvent, j'ai senti que le Seigneur me donnait la force de soutenir le bon combat.

Je n'ai passé que quelques jours à la clinique, après quoi on m'a envoyée à six cents kilomètres de là. Au moins, à cette distance, je ne verrais plus «ces hérétiques», pensait-on. Mais, merci Seigneur, il y en avait là aussi, et ils m'ont beaucoup aidée... J'ai ainsi compris que j'avais changé de famille. Maintenant, j'étais greffée sur celle des vrais enfants de Dieu. Quel miracle!

Je suis restée une année dans ce dernier poste. Puis, après avoir témoigné aux religieuses, aux élèves dont j'avais la charge (je m'occupais d'un internat) et à leurs parents, j'ai donné ma démission.

Dieu m'accorde grâce sur grâce

De retour à Lourdes, j'ai fréquenté l'Eglise évangélique qui m'avait aidée au début. Lors du premier culte, j'ai réalisé combien les chrétiens s'aimaient. Quelle différence avec la vie que j'avais connue au couvent!

Ensuite, voulant témoigner de mon engagement envers Jésus-Christ, je me suis fait baptiser avec sept autres personnes dans la rivière, à Lourdes. A cette occasion, j'ai rencontré un pasteur russe, comme mon père, qui connaissait bien une famille chrétienne dont le dernier fils cherchait une épouse. Le Seigneur avait déjà tout préparé. Comment refuser ce cadeau



supplémentaire?

Mon mari et moi sommes maintenant à la retraite. Une grande partie de notre temps est consacrée au Seigneur pour l'évangélisation. Devinez-vous comment, pour ma part, je répands le message de l'Évangile?

Je me tiens sur les marchés avec un stand biblique, témoignant de l'amour de Dieu envers tous les hommes et de son salut *gratuit*.

Epilogue

Pour terminer, j'aimerais dire que je n'ai trouvé Dieu ni dans la religion, ni dans le couvent, ni dans mon cœur, où certains me suggéraient de le chercher.

Mais Dieu se laisse trouver. Et c'est dans sa Parole écrite qu'il se révèle par le Saint-Esprit, afin de nous dévoiler son Fils, envoyé pour nous sauver.

Finalement, c'est un pape qui m'a permis d'ouvrir les yeux sur les erreurs de son Eglise et c'est un évêque qui m'a fait sortir du couvent. Ensuite, c'est par un pasteur qui, obéissant à Christ se tenait sur la place du marché ce jour-là, que j'ai pu parvenir au seuil de la grâce et goûter combien le Seigneur est bon.

Agnès et son mari Henri habitent dans le sud-ouest de la France. Ils ont construit, en bonne partie de leurs propres mains, le centre «Réhoboth», consacré à l'annonce de l'Évangile. Ce centre accueille notamment des colonies de vacances chrétiennes et des rencontres de jeunes.

Traduction: Liliane Fleurian

Ce témoignage est prélevé du livre *Leur chemin ne mène plus à Rome*, volume 2, édité par *La Maison de la Bible* (Romanel 2007, p. 31-39).

Nous recommandons vivement ce livre ainsi que le volume 1, contenant 22 témoignages de prêtres catholiques convertis.



CLKV
Hochstrasse 180
CH-8330 Pfäffikon ZH
(0041)(0)44 937 18 64
kontakt@clkv.ch
www.clkv.ch
clkv.ch/clkvshop leur chemin

La Maison de la Bible
Ch. Praz-Roussy 4 bis
1032 Romanel-sur-Lausanne
(0041) 0)21 867 10 20
www.maisonbible.ch
maisonbible.ch leur-chemin